

# larmes

Rivière Petite-Plaine, Guadeloupe, France.



Alphonse Allais (1854-1905).

## LARMES

**UN HOMME**, jeune encore, qui cache sous le prestigieux pseudonyme de *Balthazar* une des personnalités les plus en vue des hautes études françaises, veut bien m'adresser, en m'en faisant hommage, un très substantiel et très élégant travail qu'il vient de terminer sur ce sujet : *les Larmes*.

Publier cet opuscule entier serait sortir du léger cadre de mes badinages. Je me contenterai donc de le résumer, en tâchant de lui conserver sa rare saveur et sa hautaine originalité.

Monsieur Balthazar, – conservons-lui ce nom, puisque cela semble lui faire plaisir, – eut un professeur de philosophie dont la devise favorite était : *L'essentiel est de se poser beaucoup de questions*. Et il s'en posait, le digne homme, paraît-il, des myriades ! Seulement, il ne se préoccupait jamais d'en résoudre une seule.

C'est ainsi qu'un jour il dit à ses élèves :

— L'un de vous, en avalant les siennes, s'est-il parfois demandé *pourquoi les larmes sont salées* ?

Et sur cette cordiale parole, la classe se trouvant terminée, le digne professeur prit congé de ses élèves.

Le jeune Balthazar se piqua au jeu et fit le serment de venir à bout de cette thèse, coûtât que coûtât.

Il éplucha des bibliothèques entières, la *Physiologie psychologique*, de Wundt, les *Leçons d'hydraulique*, de Puiseux, les exquises *Perles et larmes*, du poète norvégien Bjoernsen, et constata que le problème n'y était point abordé, même de loin.

Des esprits superficiels répondraient : « Eh ! parbleu ! les larmes sont salées parce qu'elles contiennent une forte proportion de chlorures alcalins. »

Nous le savons aussi bien que vous, esprits superficiels ! Mais la question ne gît pas là. Nous nous demandons pourquoi la Providence intima aux larmes d'avoir le goût salé plutôt que tout autre goût.

Monsieur Balthazar employa la méthode indirecte et se dit :

— Les larmes devaient avoir un goût ou ne pas en avoir.

Démontrons d'abord qu'elles devaient avoir un goût, et ensuite que tout autre goût que le goût salé aurait présenté des inconvénients dans lesquels le ridicule l'aurait disputé à l'odieux.

### 1. LES LARMES DOIVENT AVOIR UN GOÛT.

— À n'en pas douter. S'imagine-t-on, par exemple, une mère versant des larmes insipides sur le cadavre de son enfant ?

— Non, mille fois non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors ? (C.Q.F.D.)

### 2. LES LARMES NE SAURAIENT AVOIR UN AUTRE GOÛT QUE LE GOÛT SALÉ.

— Vous représentez-vous, entre autres, des larmes *acides* ? Les quelques personnes de la société dont une maîtresse grincheuse aurait aspergé le visage de vitriol, d'acide azotique ou même chlorhydrique connaissent les inconvénients résultant du contact trop direct de ces substances avec les tissus si délicats de l'appareil ophtalmique.

Les larmes ne sauraient être *amères*. Nos grands classiques ont tiré un immense parti des *larmes amères*. Or, cette amertume est, ici, purement métaphorique. Si nos pleurs étaient véritablement amers, il n'y aurait plus de métaphore et nos romanciers auraient ainsi une image de moins à leur arc. Qui sait même si notre grand Ohnet ne doit pas ses meilleures pages et les plus poignantes à ces trouvailles qu'un long usage n'a pu défraîchir ? La Providence, raisonnablement, pouvait-elle consentir à en priver la langue française ?

Les larmes ne sauraient être *sucrées*, car les enfants se pleureraient tout le temps dans la bouche. Au lieu de donner un sou au petit Émile pour s'acheter du sucre d'orge, on lui ficherait une claque, et ce serait une économie. Oui, mais où serait la sanction paternelle ?

— Balthazar poursuit son travail dans cet esprit d'une impitoyable logique. Il démontre péremptoirement que les larmes ne sauraient avoir le goût de fromage, ni de groseille, ni de haricot de mouton, ni de tabac à priser, etc.

Sa conclusion est certainement une des plus belles pages qu'on ait écrites en français depuis ces vingt dernières années.

### *Larmes,*

nouvelle d'Alphonse Allais (1854-1905),  
est un extrait du recueil *Deux et deux font cinq*  
paru chez Paul Ollendorff,  
à Paris, en 1895.

© Vertiges éditeur, 2024.  
ISBN : 978-2-89854-303-6

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2304<sup>e</sup> lecturriel –

**Lecturiels**  
www.lecturiels.org